



Revue de Presse - Gianmaria Testa

« Le Figaro »

17 octobre 2006

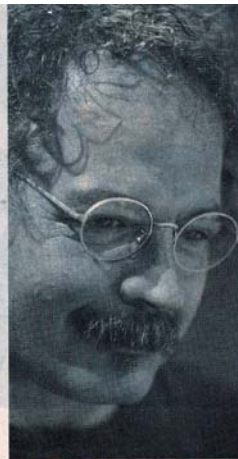
Le chanteur italien est cette semaine à L'Européen, puis reprend sa tournée avec son dernier album, « Da questa parte del mare », évocation des nouvelles migrations.

« EN 1991 ou 1992, j'étais sur une plage, dans les Pouilles, en vacances. A un moment, un bateau de pêcheurs s'approche bizarrement du rivage et on les voit jeter quelque chose dans un Zodiac ancré à 150 mètres du rivage, puis repartir. Le propriétaire du Zodiac est allé voir et c'était deux Africains qu'il a ramenés au rivage. Il y avait des médecins parmi les vacanciers mais un des deux Africains est mort sur la plage. »

Gianmaria Testa raconte cette histoire trop souvent répétée, qui a donné naissance à son nouveau disque, *Da questa parte del mare* (qui vient de sortir au Chant du Monde-Harmonia Mundi). Les deux hommes s'étaient embarqués clandestinement sur un cargo en Afrique du Nord. Découverts, ils avaient été jetés à la mer par les marins. Au bout de trois ou quatre jours, presque morts de froid et d'asphyxie, ils avaient été sauvés par des pêcheurs italiens qui les avaient abandonnés aux abords d'une plage fréquentée. « L'écart, sur cette plage, entre moi qui étais en vacances et eux qui étaient en train de mourir, c'était un coup de poignard. Le disque a commencé là. »

Regard émotif de l'Occidental

Gianmaria Testa a mis presque quinze ans à faire éclore l'œuvre née de ce choc. Entretemps, il est devenu chanteur, un curieux chanteur italien faisant d'abord carrière en France, avec des disques dont la mélancolie s'ouvre çà et là sur de lumineux traits de bonheur. Depuis, il s'est constitué un public fidèle, charmé par ses chansons autant que par son personnage inclassable, fils de fermier piémontais, enregistrant son premier disque à 36 ans et retournant entre les tournées à son métier de chef de gare. Tout ce temps-là, il a continué à penser à ces deux Africains échoués sur sa plage du sud de l'Italie. « La vraie vague a commencé plus tard, avec un bateau par jour et au moins un ou deux naufrages par semaine. Ça m'a pris un temps fou d'écrire ce disque parce que je suis incapable d'écrire sur commande, pas même sur commande de moi-même. Il fallait que j'attende l'inspiration



Gianmaria Testa : « Il fallait que j'attende l'inspiration pour l'ensemble des chansons. Quatorze ans... » DR.

pour l'ensemble des chansons. Quatorze ans... Je ne voulais pas parler de ce thème dans une chanson ou deux, au milieu d'un album. »

Le titre *Da questa parte del mare* signifie *De ce côté-ci de la mer*. « Je voulais que ce soit clair qu'il s'agit d'un regard émotif d'Occidental sur ce qui se passe. Je ne voulais pas qu'il y ait de confusion ni dans les textes ni dans la musique. Ça aurait été prétentieux et démagogique de ma part de prendre des instruments kurdes ou arabes... Et c'est pourquoi j'ai demandé à Greg Cohen, un Américain, de réaliser le disque. »

Il raconte alors l'adieu à la terre natale, les peurs du voyage, l'angoisse du clandestin ou les espoirs perdus, avec sa guitare et son orchestration habituelle – accordéon, contrebasse, batterie – et aussi des interventions sensibles et pertinentes de grands noms du jazz d'aujourd'hui, comme le trompettiste Paolo Fresu ou le guitariste Bill Frisell. Et, dans son disque comme dans sa tournée qui vient de commencer en France, il y a une question en filigrane : « L'Italie est devenue récemment un pays d'immigration. Il se trouve qu'en deux générations, nous avons oublié comment, partout dans le monde, nous avons pu être rejetés et accueillis. »

BERTRAND DICALÉ

■ À L'Européen jusqu'au 21 octobre. Tél. : 01 43 87 97 13. Puis le 22 à Bordeaux, le 23 à Marq-en-Barœul...

MUSIQUE WORLD JAZZ CHANSON

Le chant des damnés

L'Italien GIANMARIA TESTA jette un regard aussi aigu que poétique sur les migrants qui foulent le sol du monde occidental.

Dans son livre *Essais de réponse*, Erri De Luca écrit ceci : "L'époque qui ne reconnaît pas l'hospitalité, qui est horrifiée à la vue d'un vagabond, est froide. Je suis nostalgique de cette ferveur qui était tout le contraire de ça : qui conservait son étonnement devant l'immense et le miraculeux et qui invitait l'étranger à partager la nourriture du jour." Ces lignes ont été publiées début 2005. Depuis, l'actualité, rythmée par les récits de traques aux clandestins et les diatribes haineuses contre les étrangers les plus pauvres, a montré que, de ce côté-ci du monde, la température est encore tombée de quelques crans. Au désespoir des migrants qui viennent en masse fouler son sol, l'Europe ne sait plus répondre qu'avec le langage de la peur : elle est devenue ce lieu où la détresse matérielle des uns se confronte à la misère spirituelle des autres. Ce triste constat, Gianmaria Testa l'a dressé il y a longtemps. Notamment ce jour de 1991 où, en vacances dans un port des Pouilles, il assista à l'étrange manège d'un bateau de pêcheurs, déposant dans un Zodiac un curieux paquet. "C'était deux Africains, raconte le chanteur, qui s'étaient embarqués clandestinement à bord d'un cargo. Une fois découverts, ils avaient tout simplement été jetés à l'eau. Ils étaient restés deux ou trois jours au large, avant que ces pêcheurs les récupèrent puis les déposent comme des marchandises. L'un des deux hommes est mort sur la plage... On connaît le décalage entre l'Occident et le tiers ou le quart-monde. Mais c'est une chose de le savoir, et une autre de le voir de ses propres yeux."

Des émotions qui l'assaillent alors, Testa aurait pu tirer la matière d'un recueil de chansons. Mais il est cet homme dont l'inspiration ne se commande pas, et pour qui l'écriture est souvent le fruit d'une longue décantation. Il lui a donc fallu attendre cinq albums avant que se dessine clairement dans son esprit la trame de *Da questa parte del mare*. Soit onze variations sur le thème des "migrations modernes", où le Piémontais, plutôt que de prendre la posture avantagieuse d'un protest singer, préfère

TESTA ET LES INVINCIBLES

Avec l'écrivain Erri De Luca, Gianmaria Testa a noué une amitié qui s'est prolongée sur scène, dans un spectacle qui alterne lectures et chansons autour de *Don Quichotte* et des "invincibles". "Les invincibles ne sont pas ceux qui gagnent toujours, mais ceux qui, malgré la défaite, ne renoncent pas à se battre, explique le chanteur. *Don Quichotte, bien sûr, est leur roi. Mais on les trouve aussi dans la vie de tous les jours : les migrants en font partie, comme les amoureux, ceux qui luttent pour la paix, et même les suicidaires...*"

jeter un regard aussi aigu que poétique sur une situation qu'il juge "insoluble". "De Luca l'a très bien dit : aucune loi, aucun mur n'arrêtera les gens qui vont à pied pour échapper à la misère. Les Italiens devraient être bien placés pour le savoir. En l'espace de deux générations, ils ont oublié que c'était eux qui, jadis, partaient à l'étranger et se faisaient traiter de tous les noms. Ce qu'ils ont subi alors, ils le font aujourd'hui subir aux autres."

Cette amnésie collective, que le triomphe de la berlusconnerie a largement entretenue, Testa la conjure en reprenant *La Miniera* (une chanson née au temps où des travailleurs italiens s'exilaient au Mexique), et en mettant en musique un texte de Jean-Claude Izzo intitulé *Ritals*. Comme toujours chez lui, le propos est clair sans être banal. Son goût pour l'épure et sa rigueur de pensée s'expriment une fois de plus dans un disque qui, au lieu d'adopter une coloration world de bon aloi, s'abreuve aux deux sources qui irriguent depuis toujours

son écriture : la tradition piémontaise et la musique américaine, représentée ici par

les présences lumineuses du contrebassiste Greg Cohen et du guitariste Bill Frisell. "Il fallait éviter toute démagogie. J'aurais pu utiliser des instruments africains ou méditerranéens, mais ça n'est pas ma culture : j'adore Salif Keita, mais il m'a beaucoup moins influencé que Leonard Cohen."

Dans ce disque, il fallait donc que ce soit clair : mon regard est celui d'un homme qui habite de ce côté-ci de la mer." **Richard Robert**

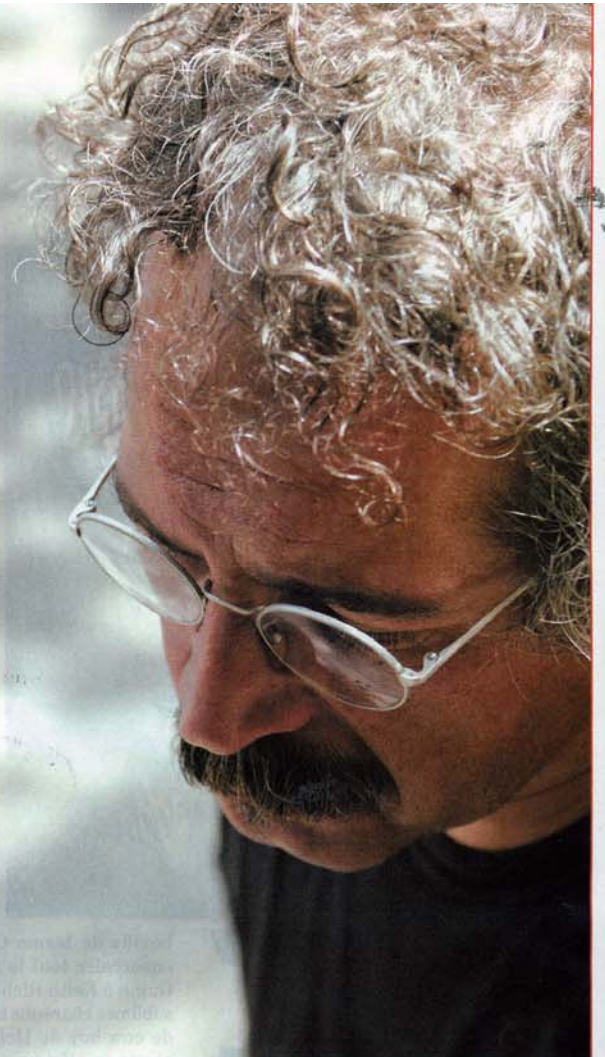
Il fallait éviter toute démagogie. J'aurais pu utiliser des instruments africains ou méditerranéens, mais ça n'est pas ma culture."

Album *Da questa parte del mare* (Le Chant du Monde/Harmonia Mundi)

Concerts Du 17 au 21 octobre à Paris, Européen, le 22 à Bordeaux (avec Erri De Luca), le 23 à Marçq-en-Barœuil, le 24 à Saint-Priest, le 3 novembre à Saint-André-les-Vergers, le 28 à Meudon, le 30 à Grenoble.



/// www.gianmariatesta.com



« Mondomix »

Octobre 2006



gianmaria testa da questa parte del mare

mondomix aime !
mondomix

Gianmaria Testa
"Da questa parte del mare"
(Le Chant du Monde/Harmonia Mundi)

Des voyageurs franchissant un isthme en portant leurs maigres possessions... la photographie de pochette, signée Ivo Saglietti, illustre dramatiquement ce que Gianmaria Testa a voulu transmettre dans son album concept : une réflexion poétique en onze chansons sur l'exil, souvent contraint, le périple vers des terres plus prospères. De sa voix grave, un peu éraillée, il chante le déracinement, l'absolue nécessité de s'adapter au plus vite à des cultures qui sont étrangères à l'originelle, l'hostilité rencontrée sur la nouvelle terre d'accueil, la précarité, la souffrance. L'humour salvateur est souvent sous-jacent, comme dans "Al mercato di porta palazzo", où un agent de police accouru sur une place de village où a lieu un accouchement de fortune, réclame promptement leurs papiers à

toutes les personnes présentes, qui n'en ont pas. Si Testa peut aisément tenir la scène accompagné de sa seule guitare, force est de constater qu'en mélomane averti, il sait s'entourer de musiciens qui sortent de l'accompagnement basique. Ces derniers magnifient les textes en tissant une trame subtile autour du chanteur piémontais. Outre les fidèles compagnons de route, on jouit de la présence d'un clarinetiste d'une folle musicalité, Gabriele Mirabassi, du trompettiste Paolo Fresu, au jeu plein de retenue et du guitariste américain Bill Frisell, qui apporte tant de spatialité à tous les projets auxquels il collabore. Ce disque pourrait devenir un classique de la chanson italienne.

Pierre Cuny

« Vibrations »

Octobre 2006

LE CHANT DES COLLINES

Gianmaria Testa a pris son temps. Le chanteur piémontais revient nous hanter avec un album qui raconte le déracinement. Rencontre à domicile

TEXTE PIERRE-JEAN CRITIN
DESSIN NOYAU

Passé Turin, les collines enfin. Le village de Castiglione Falletto se dresse sur l'une d'entre elles, à neuf kilomètres d'Alba, dans le Piémont, dominant les vignobles du Barolo. A la terrasse de la Locanda Del Centro, Gianmaria Testa boit un ristretto. Il est quatorze heures. Il vient de rentrer de Cuneo, où il a conservé son boulot de chef de gare. « La vraie vie. Chanter n'est pas un travail. Ça peut-être fatigant, mais quand on fait une erreur, elle ne coûte rien. Pas comme à la gare. » Avec sa mentalité de « cheminot de campagne », le chanteur vit depuis ses débuts dans la chanson en 1993

(il a alors trente-sept ans) une véritable contradiction. Révélé d'abord en France, puis en Italie et aujourd'hui jusqu'au Québec, Gianmaria Testa ne s'est jamais vraiment fait aux feux de la rampe. Les applaudissements lui ont toujours semblé exagérés. Encore aujourd'hui, il est souvent déçu à la sortie d'un spectacle. Pas par sa prestation, mais parce que la perfection formelle qu'exige un concert lui semble loin de la vraie vie. Son sentiment n'a pas changé. « Une fois le concert terminé, j'ai hâte que tout revienne à la totale normalité le plus vite possible. Dès

qu'il y a un engouement particulier, je me casse. Maintenant que le public est plus nombreux, l'exagération augmente, alors je pars plus rapidement encore. »

Gianmaria Testa ne s'est jamais considéré comme un artiste. Pas par modestie (« je ne suis pas humble »), mais par conviction. « Un artiste est quelqu'un qui crée de nouvelles formes, qui apporte quelque chose de nouveau, même si cet apport représente peu de choses. Poète ? Je m'y apparente parce que je m'intéresse au signifiant des mots. Je peux passer des mois à chercher un mot. Auteur de

chansons, c'est ce que je suis, et ça me suffit. » Né dans une famille paysanne d'une extrême pauvreté, il n'a connu l'ivresse de la culture que tardivement. Sitôt rentré de l'école, il partait travailler aux champs avec son père. Parfois, ils mangeaient le chat que son père apprêtait comme un ragoût de lapin. Dans la maison d'à côté, une riche famille lui a permis l'accès aux livres. « J'étais copains avec les gosses. Il y avait chez eux une chambre entièrement recouverte de livres, du sol au plafond. Quand j'ai lu *Le nom de la rose* d'Umberto Eco, et qu'il parle de la bibliothèque, j'ai pensé à cette pièce-là de mon enfance. » C'est en puisant dans cette bibliothèque qu'il s'est mis à lire. En prenant des livres au hasard et en les dévorant. Sans toujours les comprendre. C'est comme ça qu'il est tombé sur Beppe Fenoglio, qu'il tient pour un écrivain au moins aussi important que Cesar Pavese, le plus célèbre des auteurs piémontais.

Le point d'observation

Comme jeune adulte, dans les années 70, la politique a joué un rôle important dans sa vie. Autant que la musique américaine, « une certaine musique américaine », celle de Bob Dylan, de Leonard Cohen, de Neil Young. « *Harvest* était mon disque de chevet. » Il n'en parle pas beaucoup, mais au cours de la conversation resurgissent des souvenirs de ces groupuscules d'extrême-gauche, de ces innombrables réunions où ensemble ils militaient pour des concerts moins chers. Douleur de ces amis perdus. « Beaucoup ont sombré dans la drogue, sont morts, moi je m'en suis sorti. »

Da Questa Parte Del Mare, son sixième album, aborde pour la première fois une thématique qu'on dira « politique ». Après avoir tant chanté l'amour, « la richesse des pauvres », Gianmaria Testa évoque, en onze stations reliées entre elles par un fil rouge (*voir encadré*), la souffrance liée aux migrations modernes, au déracinement. « Le point de départ de ce disque remonte à 1992 lorsque, en vacances au bord de l'Adriatique, j'ai été témoin de l'arrivée



GREG COHEN, CLAUDIO DADONE, GIANMARIA TESTA, ENZO PIETROPAOLI ET LUCIANO BIONDINI

« J'AI ENCORE MON BOULOT À LA GARE, MAIS EN JANVIER IL FAUT QUE JE DÉCIDE SI JE VAIS CONTINUER OU PAS. C'EST UN BOULOT, ÇA FAIT PARTIE D'UNE VIE. »

par barque d'immigrés clandestins. J'ai vu des corps jetés à la mer. Une chose était de le savoir, une autre chose de le vivre. Mon premier sentiment a été la honte. J'ai mis du temps à pouvoir l'exprimer. Les chansons ne venaient pas. »

Pas de dénonciation véhémement, de propos démagogiques ou de chant de consolation et de larmes dans *Da Questa Parte Del Mare*. Gianmaria Testa évoque le courage, la dignité, la rage parfois, avec ses mots propres. « J'ai voulu que le point d'observation soit clair, textuellement et musicalement. Je ne peux voir les choses que d'ici, mon point de vue ne peut être que le mien. » D'où l'idée de demander au contrebassiste Greg Cohen de superviser les arrangements du disque, et non pas à quelqu'un provenant des lieux d'où les migrants partent. « Collaborer sur ce projet avec Youssou N'Dour par exemple aurait été une forme de tricherie. Greg Cohen est un Occidental – plus qu'un Occidental : un Américain, un Juif américain. Il a été très respectueux des textes.

Je connaissais et admirais son travail chez Tom Waits ou Elvis Costello, mais il m'a étonné par sa tranquille sagesse. Pour la musique, il m'a dit qu'il voyait de la guitare électrique, on le sentait d'ailleurs tous les deux. On a évoqué les noms de Marc Ribot, de Bill Frisell. Ce dernier avait un seul jour de libre à Seattle dans toute sa tournée. On lui a envoyé par Internet les musiques et il nous envoyait des prises en MP3. Il nous envoyait des mails : « C'est magnifique ce que vous faites. » Le guitariste américain apparaît sur quatre morceaux, dont le très énervé « Tela Di Ragno » (Toile d'araignée). Le cheminement de Gianmaria Testa semblait l'amener jusqu'à ce disque vers quelque chose de très dépouillé. Le silence n'était pas loin. Avec ce nouvel album plutôt touffu au niveau des arrangements, aux mélodies finement dessinées, le Piémontais sort de ses gonds à plusieurs reprises. En ce moment, il écoute sur le i-Pod de son fils aîné le *Unplugged* de Nirvana dont il ne se lasse pas.

Un songwriter classique

Trois ans séparent *Da Questa Parte Del Mare* du précédent *Altre Latudine*. C'est en général le temps que met Gianmaria Testa pour composer un nouveau disque. « Je n'écris pas sur commande, et je suis toujours au bord du renoncement. J'ai encore mon boulot à la gare, mais en janvier il faut que je décide si je vais continuer ou pas. Il y a quelque temps, je me suis dit qu'il fallait que j'arrête et maintenant je suis en train de réfléchir si ça vaut la peine. C'est un boulot, ça fait partie d'une vie. C'est ton boulot. »

A travers la musique, il vit une amitié forte avec des musiciens avec qui il joue depuis toujours, comme Gabriele Mirabassi, Paolo Fresu, Enzo Pieropaoli ou Luciano Biondini. « Je ressens très fort ce moment d'intimité partagée lors d'un concert. Et puis après chacun s'en va de son côté. Moi je rappelle toujours les gens après, même si ça ne se fait pas souvent dans la musique. » La contradiction entre le musicien et l'homme lui est de plus en plus douloureuse. Le chanteur est sollicité, on lui demande des chansons pour des films, des compilations. L'homme doute. « Heureusement, les chansons grandissent toutes seules et suivent leur propre chemin. »

Le lendemain de notre rencontre, il s'envolait en Allemagne pour le Festival de la Ruhr, invité par Greg Cohen, où il se retrouvera aux côtés de David Byrne et d'autres songwriters venus du monde entier. Gianmaria Testa est devenu un classique. Sur la terrasse de café surplombant le vignoble, magnifique à l'approche de l'automne, les yeux perdus dans les collines, il rigole : « Je me sens si petit ! »

vibrations m'adore
GIANMARIA TESTA,
DA QUESTA PARTE DEL MARE
(LE CHANT DU MONDE/HARMONIA MUNDI)

EN TOURNÉE :
12/10 : CHERBOURG
13/10 : CENON
14/10 : NANTES
15/10 : ROSPOREN
17-21/10 : PARIS, L'EUROPÉEN
22/10 : BORDEAUX (DUO AVEC L'ÉCRIVAIN ERRI DE LUCA)
23/10 : MARCQ EN BAROEUL
24/10 : SAINT PRIEST
3/11 : SAINT ANDRÉ LES VERGERS
28/11 : MEUDON
30/11 : GRENOBLE

DES HOMMES À LA MER

Conçues comme un roman, les chansons de *Da Questa Parte Del Mare* racontent de façon personnelle et poétique les mouvements migratoires



Seminatori Di Grano (Semeurs de blé)

Il y a un tableau qui m'a toujours impressionné, c'est *Quattro Stato* de Giuseppe Pellizza da Volpedo. On y voit une foule de salariés de la terre au début du siècle qui avance vers une espèce de soleil de l'avenir. Dans le regard, il y a de la rage, mais de l'espoir aussi. Dans le film *Novecento*, de Bertolucci, à un moment donné, ce tableau s'anime et l'histoire commence. Je me suis dit que dans l'espace d'un siècle il y a une foule qui se déplace vers le néant. Elle ne sait même pas où elle va. Ce sont des milliers de gens. La première chanson est donc celle du départ collectif.

Rock

Rock est le nom d'un musicien albanais que je connaissais et qui s'est tué en voiture. C'est le regard sur une personne qui arrive à un port d'Albanie pour traverser l'Adriatique et venir en Italie. Les maffiosi font le passage. Tu payes très cher, ils ont une Kalachnikov et toi, à deux cents mètres du front de mer italien, il faut que tu te jettes à l'eau. Je l'ai imaginé arriver à Valona et regarder la mer, peut-être pour la première fois. La chanson commence par ces mots : « Ce n'était pas comme ça qu'on m'avait raconté la mer. » Il pense à son père qu'il a laissé, qui a dû lui dire, comme mon père m'aurait dit : « Tu pars, pauvre idiot, que crois-tu trouver là-bas ? »

Forse Qualcuno Domani (Peut-être quelqu'un demain)

La chanson de l'oubli. Tu es de l'autre côté. Il faut vite que tu oublies ta maison, ta culture et même ton nom, car parfois ton nom est trop compliqué à prononcer où tu arrives. En Italie, les Nord-Africains s'appellent tous Abdul. En deux secondes, ils ont perdu leur identité.

Una Barca Scura (Une barque noire)

La chanson de la traversée.

Tela Di Ragno (Toile d'araignée)

Le débarquement ici et tous les ennuis que tu causes pour les autres.

Il Passo E L'Incanto (Le pas et l'enchantement)

La chanson d'un homme arrivé sur l'autre rive et qui cherche à retrouver l'enchantement en se remémorant les yeux d'une fille qu'il ne connaissait pas, mais qu'il aurait pu sauver dans cet enfer de la traversée clandestine. Naturellement, il ne le trouve pas.

3/4

Une chanson d'amour que le personnage précédent dédie à ces yeux qu'il a perdus.

Al Mercato Di Porta Palazzo (Au marché de Porta Palazzo)

J'ai imaginé qu'une femme accouchait dans ce marché de Porta Palazzo de Turin qui est devenu comme une médina, où il y a plein de sans-papiers.

Ritais

Cette chanson dit la motivation d'un disque comme celui-ci. Elle est dédiée à Jean-Claude Izzo qui m'avait raconté que quand il était petit on lui avait interdit d'apprendre l'italien. On voulait que le petit rital apprenne rapidement le français pour qu'il s'intègre. On est en train de faire la même chose avec les Maghrébins.

Miniera (La mine)

Une des chansons de notre migration à nous dans les années 1922-23, une époque où plein de gens ont fui le fascisme. Elle a été écrite par Bixio, le même qui a composé « Parla Mi d'Amore ». Cette histoire d'un mineur italien qui sauve ses collègues mexicains, on la chante encore dans les trattorias du nord de l'Italie, de manière très démonstrative. J'en donne une version plus posée.

La Nostra Città (Notre ville)

C'est le point d'observation. « Notre ville est une petite ville, il n'y a pas de tram, mais c'est notre ville. »

PROPOS RECUEILLIS PIERRE-JEAN CRITTIN



Gianmaria Testa

DA QUESTA PARTE DEL MARE

LE CHANT DU MONDE/HARMONIA MUNDI

Sur le thème des « migrations modernes », l'italien signe un concept-album limpide et généreux

chanson En 2003, Gianmaria Testa affirmait qu'il entrerait vraiment dans sa période classique le jour où il garderait le silence. Avec ce sixième album, le Piémontais gravit pourtant un échelon supplémentaire dans l'ordre des langages universels. A bonne distance des sources qui l'ont vu naître (chanson italienne, folk, traditions latines), sa musique est devenue ce fleuve souverain, auquel des instrumentistes de renom (Bill Frisell, Greg Cohen, Paolo Fresu) apportent aujourd'hui un surcroît de limpidité. Elle irrigue ici une réflexion teintée de gravité et de rage sur les acteurs malheureux et méprisés des « migrations modernes ». *Da Questa Parte Del Mare* est une œuvre d'une folle humanité, où chaque relief instrumental, chaque inflexion vocale, chaque nuance poétique est un antidote à la froideur d'un temps qui a effacé l'hospitalité et la générosité de son code d'honneur.

RICHARD ROBERT

Gianmaria Testa, chanteur et chef de gare

Cheminot venu à la chanson sur le tard, le troubadour du rail italien est un artisan des mots. Qui crée des "non-spectacles" avec son ami écrivain Erri De Luca.

Un refrain peut en cacher un autre

Un homme à sa terrasse. Il fume lentement, regarde le paysage. Les coteaux sont couverts de vignes rabougries – lui dirait sans doute « endormies ». Nuance. Ou poésie... Le fumeur se nomme Gianmaria Testa. Il se rassasie de l'espace, du calme, avoue n'avoir qu'une envie, rester chez lui, ici, dans cette bâtisse toute en lumière. Demain, le casanier sera sur les routes, pour deux concerts à Turin, puis d'autres, ailleurs. Demain, il neigera fort, mais cela, nous ne le savons pas encore. Il jette le mégot – « *mince, il fait froid !* ». On se réfugie à l'intérieur. Nicola, le bébé, a échappé au tabac. Il regarde, tout sourire, son papa. Un papa nounours, chef de gare depuis vingt-trois ans à Cuneo, petite ville du nord de l'Italie, aujourd'hui en « congé paternité » ; un papa auteur-compositeur-interprète, venu à reculons dans le show-biz, et sur le tard (premier CD à 36 ans) ; un homme qui approche doucement de la cinquantaine et qui s'interroge, un peu fatigué : lequel des deux boulots vais-je lâcher ?

Gianmaria Testa l'Italien est très à l'aise avec la langue française. Il l'est aussi avec ses contradictions : il les gère depuis si longtemps... « *J'aurais déjà pu arrêter la gare, choisir la vie d'artiste. Je ne l'ai pas fait pour une simple raison : qu'aurais-je répondu à un type qui me demande ce que je fais dans la vie ? Je chante ! Bah ! Chanter, disait mon père, c'est naturel, pas un travail. Intermittent du spectacle, pour moi, ce n'est pas un métier. Etre sur scène, c'est ridicule ! Cheminot, ça a plus d'allure.* » Fils de paysan, Gianmaria sait que la terre n'a plus d'avenir. Il passe des concours – banque, poste, est pris aux chemins de fer en 1982. Il dit aimer ce travail – rigoureux –, aimer les relations avec ses

collègues, « *une confrérie "non aseptisée"*. Les cheminots, c'est du sang, des gros mots. Les trains me collent à la peau. Quand je suis à l'étranger, je les regarde d'un œil professionnel. La nuit, les suicides auxquels j'ai dû faire face me hantent. Je me réveille en sursaut : ai-je bien activé le passage à niveau ? Je ne suis pas certain de pouvoir écrire mon prochain disque. Je suis sûr de continuer à bien guider les trains ». Dans *Montgolfières*, son premier CD, enregistré en 1995 à Amiens, le troubadour des chemins de fer murmure sa solitude aux belles indifférentes qui passent sur les quais : « *Les femmes dans les gares / Toujours quelqu'un les attend / Elles s'en vont / Et ne se retournent pas.* » D'une voix chaude qui s'éraïlle, Testa berce sa mélancolie, apaise les tourments de passions anonymes : « *Ton amour / Amour / Est une cheminée d'usine / Rouge de briques / Rouge et droite au ciel / Qui perce la brume / Et le soir* » (*Extra-muros*, 2005).

Le soleil décline, jette des couleurs orange par la baie vitrée. Gianmaria parle, parle. On dirait qu'il chantonne. Il tient sa guitare contre lui. Ils sont faits l'un pour l'autre. De temps en temps, quelques accords s'échappent, qui viennent jouer avec ses paroles : « *J'étais bon à l'école. Mon père, pour me récompenser, me dit : "Qu'est-ce qui te fait envie ?" J'ai répondu : "Une guitare", parce qu'un piano, je savais bien que c'était trop cher. J'avais 13 ans. J'ai appris seul, en trois mois. J'ai composé une chanson. Je me suis senti bien avec les mots.* » Ses chansons ou lui, c'est du pareil, du simple, tendre et fort : « *Tout est déjà là / Dans l'ombre des choses / L'amour qui viendra / Les départs, les attentes / Tout est déjà là...* » (*La Valse d'un jour*, 2000).

Testa, depuis longtemps, promène ses chansons un peu partout en Italie, et surtout en France. Il se dit artisan, se tient à distance des médias, bénéficie d'un bouche-à-oreille chaleureux, et ça lui suffit. Il va, en ➔



→ solo ou en quartette, de festival en petite salle, parfois même à Paris, chanter pour son public et lui parler. Il arrive sur scène d'un pas lourd, s'étonne de les voir tous là au rendez-vous. Il se met à chanter, à lire un poème (d'Erri De Luca, on y reviendra...), à raconter une histoire de lune et de gare, écrite au millimètre près, à interpréter tout doux *Les Forains*, de Léo Ferré, à se souvenir d'une anecdote. Il a 15 ans. Un ami lui fait écouter une chanson alors interdite en Italie, interprétée par un certain Fabrizio De André. Les paroles sentent le soufre, le rythme est impossible. Ça plaît aux jeunes rebelles. Gianmaria prend son souffle, entame... *Le Gorille*, de Georges Brassens, version italienne. La salle jubile. C'était à Lyon, en octobre dernier. Un vrai moment de connivence.

Le compositeur reste un homme de la campagne. Il a les pieds sur terre, mais la tête dans les nuages, là où s'envolent des mélodies de mots. Il a grandi un peu sauvage dans les années 70, a refusé toute violence militante, et s'est enraciné dans le quotidien, l'ordinaire – travail, famille, amis. C'est là qu'il puise les petites choses qui composent son répertoire, un répertoire qui est aussi une façon d'être, de penser la vie. Le cheminot se nourrit autant de littérature que de musique, de rêves que d'harmonies. Se mêle alors à la conversation un tas de noms venus d'ailleurs, un tas de lectures et de balades : Agota Kristof, la romancière hongroise qui écrit en français – « *Je suis incapable de cela !* » ; Jean-Claude Izzo, l'Italo-Marseillais, auteur de *Total Khéops*, dont le héros, Fabio Montale, écoute en boucle les disques d'un certain Gianmaria Testa (ils ne

se connaissaient pas encore !) ; les écrivains antifascistes, Cesare Pavese et Beppe Fenoglio, originaires comme lui du Piémont ; Paco Ibañez et Marc Perrone, ses copains de tournée ; Leonard Cohen, Léo Ferré, Bob Dylan, « *les repères, les illustres* » ; et puis « *le génie de la langue française* », Brassens. Brassens, « *l'ami* » que Testa n'osa jamais rencontrer, l'artiste vrai : « *Un artiste, c'est celui qui change l'univers autour de vous. Il regarde le monde, sait l'interpréter. Le rap m'ennuie énormément, il y a trop de mots. Pour moi, Tom Waits, Arthur H ont ouvert des portes. Moi, je n'ai rien inventé. Je suis le sillage de mes chansons. J'écris des musiques, et je ne sais pas si elles sont jazz, blues ou latino. Elles sont là. J'aurais aimé pouvoir écrire les silences.* » Il se tait. Sa guitare prend le relais.

Celui qui ne se dit pas poète aime la chanson parce qu'elle est populaire. « *Une chanson, c'est un peu de poésie sur les lèvres des gens, même s'ils l'ignorent. Je compose texte et musique ensemble. Ça me prend comme ça. Une émotion, une image. Ce sont des instants. J'essaie de les saisir. Je prends ma guitare. Les mots et la mélodie me travaillent, m'appellent. Je cherche. Puis je laisse passer. Je n'écris rien. Souvent, j'oublie tout. Si je n'ai pas oublié, je reprends. Et là, deux voies possibles : ou j'ai honte de tout ce fatras, ou je revis l'émotion première. Commence alors le labeur : élaguer, laisser respirer les mots, les silences.* » Testa ne se laisse pas piéger par le temps. Rien ne presse le pacifique rebelle, surtout pas une maison de production... « *Une bonne chanson, c'est une chanson qui me représente, qui me va* », dit-il tout bonnement.

Le soir, repas en famille, dans la cuisine. Le vin des coteaux voisins est d'un rouge grenat. On aimerait refaire le monde, on ne fait que passer en revue tous les maux de la terre. La guerre ; le travail qui aujourd'hui semble n'avoir plus de sens pour les jeunes ; les nuits à la gare, seul, à regarder les trains s'en aller ; la télé, la presse qui servent de la mauvaise soupe : « *Vous faites un métier imbécile !* » lâche-t-il avec ferveur, et tous on éclate de rire ; la peur de l'avenir qui s'insinue ; la trop grande production de disques, mais pas de livres : « *Un livre, ça ne hurle pas !* » ; l'éducation des enfants : « *Où me suis-je trompé avec mes fils aînés ? J'aimerais les convaincre d'aller voter au printemps. Mais je ne suis pas sûr d'y réussir. Faire barrage à Berlusconi, c'est aujourd'hui voter démocratie chrétienne. Il y a vingt ans, jamais je n'aurais imaginé cela. Ce que nous avons en commun, en Europe, c'est le malaise politique, l'hypocrisie de gauche comme de droite. Je m'en veux de ne pas avoir trouvé d'alternatives. Mais je ne suis pas dans le militantisme, je cherche juste un peu de cohérence.* »

Le lendemain matin, un lourd silence câline les coteaux moutonneux : la neige. Opulente, gracieuse. Elle enveloppe la gare de Cueno, efface les rails, rend les trains soyeux. On donne une poignée de main aux collègues cheminots, eux nous font une leçon de choses sur les panneaux lumineux – là un tunnel, une

Représentation de *Quichotte et les Invincibles* à l'Opéra de Turin : une "parlotte entre amis", avec l'écrivain Erri De Luca (photo ci-dessus)

station, un passage à niveau. Ça clignote non-stop. C'est du sérieux. Plein de bonne volonté, on admire, mais on n'y comprend pas grand-chose. Ça les fait rire... On poursuit la route (savonneuse) jusqu'à l'Opéra de Turin, où ont lieu les représentations de *Quichotte et les Invincibles* (1). *Chisciotta e gli Invincibili* (en VO, cela chante mieux) tourne en Italie pour la deuxième année. C'est un « non-spectacle », terme revendiqué par les trois acolytes : le chef de gare, l'écrivain ex-maçon Erri De Luca et l'ange de la clarinette jazzy Gabriele Mirabassi. *Quichotte* – ni concert ni théâtre – est une parlote entre amis, qui mêle histoire écrite et racontée par le « non-comédien » De Luca, poèmes lus ou mis en musique et chantés par Gianmaria Testa, et décollages musicaux assurés par Gabriele Mirabassi. Sur la scène, une table de bois, quelques chaises et du vin. Un dispositif des plus simples qui est l'exacte réplique de la cuisine d'Erri De Luca (et de sa table, fabriquée de ses mains, il y tient).

Testa, avide lecteur, découvre les livres de De Luca, *Tu, mio*, et *Trois Chevaux*, d'abord en français, puis en italien. « *J'ai été bluffé par son écriture, sans appel.* »



Lors de ses concerts en solo, et sans connaître encore l'auteur, il se plaît à lire l'un de ses plus forts poèmes, « Valeur » (2) : « *J'attache de la valeur à toutes les blessures. / J'attache de la valeur à savoir où se trouve le nord dans une pièce, quel est le nom du vent en train de sécher la lessive...* » Un jour, ils se rencontrent simplement. Gianmaria demande à Erri de lui écrire un texte. Silence. Trois mois plus tard, ils se retrouvent à table, dans la cuisine de l'écrivain, avec du vin et le texte du *Quichotte*.

Dans les coulisses, fromage et jambon, gressins et vin. On laisse la parole à Erri De Luca : « *On chante les invincibles, non pas ceux qui gagnent toujours, mais ceux qui jamais ne se laissent abattre par les défaites. Le plus invincible de la littérature, c'est Quichotte. Son héroïsme géant, c'est d'ignorer le ridicule. Il va. Nous ne sommes pas des artistes engagés. Nous sommes des hommes qui, de temps à autre, prenons des engagements. Nous ne nous mettons pas à l'abri de l'ombre glorieuse de Quichotte. Nous serions plutôt Rossinante, sa jument ! Une bonne cause nous tombe sur l'épaule et nous oblige à aller de l'avant.* » Les Invincibles d'aujourd'hui, dans la lignée du chevalier errant, ce sont les hommes sans pays, les « migrants », ceux qui traversent le monde à pied et rêvent de liberté ; ce sont les poètes – le Turc Nâzım Hikmet, le Bosniaque Izet Sarajlic... –, leurs écrits et cris de colère. Qui disent tout de la vie, beauté et guerre, douceur et misère, loyauté et injustice.

Gianmaria Testa et Erri De Luca, les invincibles, ont un engagement sur les épaules, leur « non-spectacle ». Ils chantent, bouleversent, rient, charment, boivent, improvisent, complices. Erri De Luca : « *Ça sert à quoi, Quichotte, aujourd'hui ? A donner l'envie de faire un pas en avant, à sortir de la ligne, à dire non, même seul, sans crainte du ridicule. On est à table, on se tient compagnie avec des histoires. Notre pacte : amis avant, pendant et après l'aventure Quichotte. Toute interruption d'amitié fait sauter les représentations.* » ●

Martine Laval (envoyée spéciale en Italie)

Photos : Ludovic Carême pour Télérama

(1) Une représentation en version française du non-spectacle a été donnée en janvier 2005 dans le cadre d'une soirée "Lecteurs Télérama". Les Invincibles préparent une tournée en France. Contact : Produzioni Fuoriviva, tél. : + 39(0)173-366-549. www.produzionifuoriviva.it

(2) *Œuvres sur l'eau*, trad. de Danièle Valin, éd. Seghers.